

avons dû de conserver quelque vigueur. Sans lui nous étions peut-être absorbés par le jésuitisme; et quand la maladie est aussi grave, on n'a pas toujours le choix des remèdes, et souvent le meilleur et le plus utile est celui que dans l'état de santé l'on eût dû considérer comme un poison.

Si le point de départ et le choix des caractères et la création des types reposent sur des monstruosité et des discordances exceptionnelles, et si cette esthétique s'adresse ainsi violemment à des cœurs ou à des sens fatigués; au moins elle résout toujours ces dissonances sur de vigoureuses et franches harmonies.

Cette école part du mal et du faux, cela est certain; elle n'est donc pas une forme parfaite de l'art; mais, forcée d'accepter ces données vicieuses, elle aboutit au naturel et au vrai. Voilà ce qui la rend utile et légitime en ce temps, et l'on ne saurait trop louer la reconnaissance instinctive que la jeunesse et le peuple ont toujours montrée pour son plus illustre représentant.

C'est qu'en effet les héros de M. Victor Hugo et de son école ne séparent jamais l'action du désir: ce qu'ils exécutent, ils l'ont voulu; ce qu'ils veulent, ils le tentent; dans son œuvre, le corps et l'âme marchent toujours ensemble, ils aiment et agissent d'accord; ils cessent à la fois d'agir et d'aimer.

Si cette école n'a pas une intelligence parfaite de l'harmonie des sentiments ou des formes, elle possède à un haut degré celle de l'harmonie de la passion et de la vie, et refuse de les séparer. Elle est en ce sens très-franchement panthéiste.

Aussi sous la phrase de l'art jésuite, on entend sans

fin une plainte désolée, sans forme, sans réalité; elle gémit au milieu du monde comme le souffle du vent dans la nuit. Sous la phrase de l'école dont je parle, on n'entend qu'un seul cri, puis l'on voit briller quelque chose et ce quelque chose est toujours une épée.

X.

J'appelle l'attention de tous les hommes intelligents et sérieux sur les tendances que je viens de constater.

Le christianisme, sa doctrine, son art, son culte, sa morale, obligés de composer avec le panthéisme qui nous déborde de toutes parts, sont définitivement tombés dans le jésuitisme, c'est-à-dire dans une alliance impossible.

Ces formes religieuses énerveront de plus en plus les âmes. C'est là le plus grand danger qui puisse menacer une société.

Peut-on vaincre ce mouvement panthéiste, et, repoussant une alliance adultère, revenir au christianisme primitif?

Qu'on le tente alors, je n'ai rien à dire. Mais qu'on se dépêche. Bientôt il ne sera plus temps. A vrai dire, il n'est plus temps déjà. L'on doit le croire, quand on songe aux efforts qu'a tentés l'Eglise de France pour résister à cette dégradation de sa doctrine et aux conséquences qu'amena son énergie.

C'est que le christianisme n'est plus possible, et le jésuitisme en est la décomposition.

Non, ce mal est l'indice d'un besoin profond, et désormais il est inutile de lutter contre ce besoin pour revenir au passé. Dans cette lutte tout espoir de vaincre sera déçu.

Or si ce besoin est invincible, s'il grandit chaque jour, si tout concourt à l'exalter, il n'est plus qu'une ressource pour rétablir l'accord entre les tendances des hommes et leur idéal : c'est d'accepter la doctrine qui justifie ces tendances. Sinon, toutes les doctrines, pour devenir puissantes, voileront leurs principes; afin de séduire les hommes, elles se feront indulgentes : que dis-je? elles favoriseront ce qu'elles affirment détestable. Elles deviendront toutes corruptrices. Et les âmes, insoucieuses de la justice et de la vérité, ne seront plus conduites que par l'intérêt et le mensonge.

Il est temps que l'on cesse d'inutiles et niaises attaques contre la prétendue immoralité du socialisme. Un monde tombé si bas n'a plus le droit d'injure; et c'est avec modestie, si ce n'est avec respect, qu'il doit écouter les mots qui devront le régénérer.

Il faut aujourd'hui se pénétrer de ces vérités : Que cela surtout est immoral, qui tend à détruire l'harmonie du corps et de l'âme; que c'est une œuvre insensée que de vouloir supprimer ou modifier quelque chose dans la symphonie humaine; enfin que le mal est surtout dangereux qui s'avance dans l'ombre à l'abri de noms respectés et de doctrines méconnues, et dont les progrès sont aussi sûrs qu'inappréciables.

XI.

Après le naturalisme qui avait affolé les sens en dédaignant les sentiments, le spiritualisme, à bout de sa tâche, affole aujourd'hui les sentiments en dédaignant les sens.

Pour comble de folie, l'un et l'autre, quand ils furent

devenus des doctrines mortelles, se sont lâchement déguisés pour prolonger une funeste influence. Tour à tour, quand ils ont compris que le mouvement de l'humanité l'entraînait loin d'eux, acceptant, pour dominer, une misérable contradiction, ils se sont plu à flatter les besoins nouveaux, et se sont ensuite efforcés de les détourner de leur satisfaction légitime; tour à tour ils ont exalté le sentiment panthéiste par excellence, l'amour; puis, après avoir ainsi menti à leur doctrine, pour séduire les hommes, ils ont tenté de mentir aux hommes et à l'amour pour satisfaire leur doctrine.

C'est ainsi qu'ils ont cru être justes parce que leurs mensonges se détruisaient en quelque sorte, et qu'ils ont menti dans le culte et menti dans la morale, et dénaturé l'idée de Dieu et le sentiment de la vie, souillant à la fois honteusement la pratique et la théorie, l'idéal et la réalité.

De même que le païen, après avoir exalté l'amour, disait aux hommes qu'ils ne le trouveraient que dans les sens, le jésuite, exaltant l'amour pour les dominer, leur dit qu'ils ne le trouveront que dans le sentiment; et ce jésuite sait si bien qu'il ment, que, pour faire naître ce même amour, il a recours aux sens! Et, maintenant que ce culte jésuite est devenu votre culte, que de votre société tout entière s'élève un hymne, un appel incessant à l'amour; qu'il est partout, dans vos livres, dans vos temples, dans votre art, dans vos sciences; maintenant que le sensualisme vous déborde et vous envahit, maintenant que ceux-là mêmes qui le nieront plus tard, commencent par en envelopper leurs âmes : songez-y!

Vous avez un ciel, et vous avez une terre. Ce ciel et cette terre se nient. Pour rétablir l'harmonie du ciel et de la terre, il faut que l'un ou l'autre change. C'est-à-dire que vos hommes, vos mœurs, vos lois, étant contradictoires de votre Dieu, de votre morale, et de votre culte, il faut refaire, ou vos esprits, vos mœurs, vos lois, ou votre Dieu, votre morale, votre culte.

Religion et société se séparent désormais, et ne peuvent vivre ensemble. Refaites donc votre société. Si vous le pouvez, refaites votre religion.

Et sachez-le bien. Si vous ne prenez l'un ou l'autre de ces partis, *vous êtes un peuple mort*. Rappelez-vous le sort de tous ceux qui vous ont précédés. C'est ainsi qu'ils ont péri. Ne vous vantez pas de votre science, de votre force ou de vos richesses. Ils étaient forts, riches; ils se croyaient savants. Vous périrez comme eux. Et comme vous êtes plus avancés qu'eux, vous souffrirez plus qu'eux.

XII.

Désormais, dominés, entraînés par des influences et des sollicitations universelles, nous voulons jouir, aimer, savoir, nous le voulons à tout prix. Il faut à nos filles, des amants, à nos fils, des maîtresses : eh bien ! qu'ils en prennent, et qu'on n'en parle plus ! Ils veulent aimer; aimer est légitime; qu'ils aiment ! et qu'ils fassent des enfants, cela vaudra mieux que de faire des maladies de poitrine ! Il n'y a plus à reculer, il faut choisir ; et je vous le dis, il est plus doux et meilleur de se donner des baisers, que d'avoir des attaques de nerfs.

Les tendances sociales étant données, il faut les détruire et remonter le cours des siècles, car nous sommes dévoyés; ou bien il faut proclamer pour dogme la science, pour culte, l'art, pour morale, la liberté. Ceci est inéluctable; et pour tout homme qui réfléchit, et ne se trompe pas à plaisir, tel est le but vers lequel se précipitent les esprits, les cœurs et les sens.

On répondra, je le sais, que cette tendance à l'amour n'est pas nouvelle, et que de tout temps les hommes lui ont cédé.

Oh certes ! l'amour naquit avec l'humanité; mais ce que je signale, c'est le nouveau caractère de l'amour. En France, on a toujours beaucoup aimé. Mais on n'avait point fait un culte, un idéal de l'amour. L'Eglise ne s'est jamais, avant ce temps, montrée sévère ni rigoureuse en ce point; et comme une bonne mère, elle souriait par fois aux gaillardises de ses enfants. Mais si elle excusait ces faiblesses, jamais elle n'eût voulu consentir à les vanter ou à les honorer. Elle maintenait avec fermeté la distinction des choses humaines, imparfaites et tolérées, et des choses divines, louables et parfaites; et jamais elle n'eût compris, que de ces mêmes fautes, on ferait les degrés de la perfection, et que l'on abaisserait ainsi l'idéal religieux au-dessous des misères humaines, ou que l'on élèverait ces misères elles-mêmes à la hauteur de l'idéal divin.

XIII.

De tout temps, des cœurs aimants et passionnés avaient manifesté ces funestes tendances. J'ai dit qu'elles étaient au fond même de la doctrine, et qu'elles appa-

raissaient déjà dans saint Jean. Ces pauvres âmes souffrantes et blessées n'avaient point été repoussées par l'Eglise, elle avait craint pour elles le désespoir, et s'était montrée pleine de tendresse et de pitié.

Peut-être même, avait-elle plus d'affection et de sollicitude pour ces enfants atteints d'une incurable maladie. Mais jamais sa bienveillance maternelle n'avait fait fléchir ce qu'elle devait à sa doctrine et à la vérité.

Pour ces âmes, l'Eglise avait préparé des lieux de refuge, elle avait des hospices pour les maux de l'esprit comme elle en avait pour ceux du corps, et pour les cœurs entraînés dans cette voie fatale, elle avait ses couvents et ses cloîtres. C'est ainsi qu'elle les séparait sagement du monde ; après les avoir ensevelis loin des hommes, là, dans le silence, seuls avec l'objet d'un impossible amour, l'Eglise les consolait. Elle avait pour ces âmes égarées de douces paroles et de plus doux soins, et bienveillante, elle caressait leur souffrance, alors qu'elle ne craignait plus de voir cette fièvre s'étendre et envahir le troupeau commis à sa garde. Tel est le véritable sens de l'institution des ordres cloîtrés. Leurs couvents étaient des lazarets où l'Eglise enfermait ses pestiférés. Cette institution prudente est maintenant tout à fait méconnue. La sagesse du christianisme est pervertie ; le jésuitisme a fait de ces maladies contagieuses le signe même de la santé. Du vice de la doctrine, il a fait la vertu, et l'on s'est efforcé d'inoculer aux populations le virus que l'Eglise espérait étouffer dans l'enceinte des cloîtres.

Voilà ce qui rend notre situation morale si terrible.

XIV.

Oublieux de la parole de l'Apôtre, *Melius est nubere quam uri* ; *Mieux est épouser que brûler*, vous avez fait des virginités brûlantes.

Si bien qu'avec ces doctrines mensongères, guidés par une conception fautive de la vie, ceux dont les sens sont encore endormis consomment leurs sentiments à la poursuite d'une harmonie irréalisable par le sentiment seul, et quand vient l'heure où l'être doit se compléter en eux ; quand à leur aide ils ont appelé les sens, il n'est plus temps ; la lampe virginale a brûlé dans la solitude, leurs cœurs ne sont plus que cendres et restes desséchés, et dès lors en vain avec les sens ils chercheront l'amour. La vierge a tué l'épouse, et celle qui sut user son âme dans une aspiration insensée, usera ses nerfs à leur tour sans trouver l'idéal cherché, sans trouver le calme et le bonheur, sans trouver le repos ailleurs que dans le néant du cœur et des sens.

Ah ! la société pouvait marcher ainsi alors que cet idéal était inconnu, alors que l'existence d'une harmonie supérieure était ignorée et que les intelligences ne demandaient pour se satisfaire que des affections ou des plaisirs, et n'avaient point conscience de cette union de l'âme et de la vie, de ce noble accord qui est l'amour lui-même. Il n'en est plus ainsi ; cette ignorance d'une perfection rêvée, vous ne pouvez plus compter sur elle ; vous l'avez détruite, et vous avez fait par votre culte, votre art, votre morale, de l'amour quelque chose de si grand, de si large et de si puissant, que ce n'est point

trop de l'harmonie du sentiment et de la vie pour le réaliser.

Voilà ce qui me fait affirmer qu'il n'est plus aujourd'hui de ressource morale que dans une doctrine qui justifie l'amour. Le jésuitisme, en en faisant un idéal, nous a fait cette nécessité.

Sujet bien digne de réflexion ! Tel est donc le résultat des efforts tentés contre les tendances de l'humanité. On est obligé de s'appuyer sur elles-mêmes pour leur résister. C'est en elles que l'on est contraint de puiser la force avec laquelle on espère les contenir. On est conduit à les exalter d'autant plus que l'on veut moins les satisfaire : et voilà que cette exaltation arrive à ce point qu'il faut leur obéir à tout prix. Les besoins surexcités sont devenus mortels si l'on refuse d'y céder. Vous affamez les cœurs ; voulez-vous les tuer ? Ils mourront, si vous ne voulez pas qu'ils mangent.

Ainsi la lutte contre le progrès est insensée, presque toujours inutile, et quand parfois elle peut sembler habile, elle n'a pu que le rendre plus dangereux en le rendant plus rapide, en l'amenant avant l'heure.

CHAPITRE II.

L'IDÉAL ET LES INSTITUTIONS.

I.

Tous, quel que soit le camp dans lequel nous combattons ; tous, qui ne sommes ni sourds, ni aveugles ; tous, quels que soient nos regrets ou nos vœux, nos désirs ou nos craintes, lancés sur le fleuve de la vie humaine, devant nous les rives qui bornent le cours des eaux s'abaissent ; là, nous entendons un grand bruit, et plus loin la terre a disparu.

Ah ! disent les uns, ces sons inconnus sont la voix de l'abîme ; ce tumulte des flots, c'est la cataracte immense où tout doit périr et d'où rien n'est sorti. Fuyons, fuyons ! peut-être il en est temps encore ! et remontons le cours de ce fleuve trompeur.

Il n'est plus temps. Le bruit se rapproche, déjà les agitations des eaux nous soulèvent et le courant devient plus puissant à chaque heure. Ils s'épuisent en vain ;